

PERSONNE N'ÉTAIT JAMAIS REVENU

MAXENCE NOSSENT

Personne n'était jamais revenu

La vie d'Ayouba Souleyman Diallo, happé par la traite négrière

ISBN : 979-10-94748-00-8

© Maxence Nossent

Tous droits de reproduction, d'adaptation, et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

www.job-ben-solomon.com

AVANT-PROPOS

Il est des hommes dont le récit de la vie emplit les livres d'histoire. Il en est d'autres qui, sitôt après leur mort, tombent dans l'oubli. Ayouba ben Souleyman est de ceux-là. Depuis plus de deux siècles et demi sa vie est restée relativement méconnue et n'a fait l'objet d'aucune publication en dehors de quelques ouvrages de spécialistes, tous en langue anglaise.

Pourtant, sa vie est incroyable. Simple imam de village, n'aspirant qu'à une vie paisible parmi les siens, il fut entraîné dans un périple qui allait le conduire aux trois sommets du commerce triangulaire, des steppes du Boundou aux rives de la Tamise en passant par les plantations de tabac du Maryland.

Comment peut-on expliquer ce relatif anonymat ? Premièrement, par la difficulté à rassembler les sources. En effet, Ayouba n'a jamais écrit le récit de sa vie. Pour la reconstituer il faut rassembler de nombreuses sources parcellaires, dans différentes langues et dont certaines pièces n'ont été retrouvées que très récemment. En plus de la multiplicité des sources c'est l'image même d'Ayouba ben Souleyman qui peut expliquer un certain désintérêt pour son histoire. Il peut être considéré, en effet, à la fois comme acteur et comme victime de la traite Atlantique. Malgré sa mésaventure, il n'a jamais remis en cause l'esclavage ni la traite en tant que tels. Le récit de sa vie ne servait donc pas la cause abolitionniste qui, au cours du XVIII^{ème} siècle,

misait beaucoup sur les « *slaves narratives*¹ » pour dénoncer les atrocités de l'esclavage. Pire, il pouvait d'une certaine manière apporter des arguments à ceux qui prétendaient justifier la traite Atlantique par l'inclinaison « naturelle » des Africains à vendre leurs semblables. Plus tard, les abolitions – de la traite puis de l'esclavage – ont été accompagnées de tout un argumentaire autour de la « mission civilisatrice » de l'Europe, préfigurant la colonisation à venir. Dans ce contexte, la figure de l'Africain lettré n'était pas bonne à montrer.

Aujourd'hui, je pense qu'il est possible et utile de porter un regard historique sur cet homme, de l'exposer dans toute sa complexité et ses nuances. C'est justement son rôle ambigu d'acteur et de victime qui confère à la vie d'Ayouba cet intérêt si particulier pour quiconque souhaite étudier les causes profondes et les ressorts de ce crime que fut la traite Atlantique.

J'ai essayé de raconter sa vie le plus fidèlement possible. Même si Ayouba ben Souleyman, comme l'Afrique de cette période, garde aujourd'hui encore une part de mystère.

Les sources

La biographie que je propose ici s'appuie sur de nombreuses sources historiques, ainsi que sur des travaux récents en histoire de l'Afrique.

La première source importante dont je me suis servi est le récit de Thomas Bluett, un avocat anglais ayant rencontré Ayouba ben Souleyman en Amérique et l'ayant accompagné en Angleterre. Ce court opuscule fut publié pour la première fois en 1734 sous le titre : « *Some memories of the life of Job, the son of Solomon* ». Il fut suivi en 1738 par les mémoires de Francis Moore. Ce facteur de la *Royal African Company* passa quelques semaines avec Ayouba sur la

¹ Les récits d'esclaves.

Gambie. Ces deux récits furent traduits en français et compilés dès 1747 dans « *L'histoire universelle des voyages, tome III* ». La troisième source importante est le journal de Richard Hull, l'employé de la *Royal African Company* qui fut chargé d'accompagner Ayouba jusque dans son village natal.

Les lettres qu'Ayouba a lui-même écrites, celles de ses amis anglais, ainsi que les archives des compagnies commerciales anglaises et françaises viennent enrichir cette biographie.

Le journal de Richard Hull n'a été retrouvé et publié qu'en 1968 par le professeur Douglas Grant. Ce dernier a grandement permis d'approfondir les connaissances sur la vie d'Ayouba ben Souleyman en publiant de larges extraits de ce journal dans un ouvrage intitulé : « *The fortunate slave, an illustration of african slavery in the early eighteen century* »¹. Mais cette biographie comportait encore quelques zones d'ombre, notamment concernant l'histoire du Boundou et l'installation du grand père d'Ayouba ; comme Grant le reconnaissait lui-même : « L'histoire de la migration de la famille Diallo est très confuse. »²

Mon travail a également bénéficié des recherches les plus récentes sur l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, notamment des travaux des professeurs Omar Kane et Michael A. Gomez. Ces recherches m'ont permis de mieux situer l'environnement africain d'Ayouba ben Souleyman, de retracer l'histoire de sa famille et de mettre en lumière son ami d'enfance, le roi Samba Gueladio Diegui, à peine évoqué dans l'ouvrage de Douglas Grant. Ce roi, est aujourd'hui le héros d'une épopée très connue au Sénégal, il

¹ GRANT, Douglas. Oxford university press, 1968

² GRANT p.65

m'a donc semblé important de m'attarder sur ce personnage qui a fortement compté dans la vie d'Ayouba.

Les seuls documents écrits par Ayouba qui subsistent aujourd'hui sont des lettres écrites à ses amis d'Angleterre lorsqu'il est retourné en Afrique et un coran recopié de mémoire pendant qu'il se trouvait à Londres. Ses lettres ont été écrites en caractères arabes et jointent, lors de leur envoi, à des transcriptions anglaises. Ce sont ces versions anglaises qui ont été reprises depuis par tous les travaux sur Ayouba. Je publie dans cet ouvrage une traduction inédite grâce au précieux concours d'Oumar Deme expert en langue peule.

Vous trouverez en annexe une généalogie d'Ayouba, une autre de la famille Denyanke, ainsi qu'une chronologie.

Les noms propres

Les textes européens de cette période utilisent, pour désigner les lieux et les personnages africains, une transcription phonétique qui peut fortement varier selon les auteurs et leurs langues maternelles.

Ainsi Thomas Bluett écrit *Boonda* pour désigner le pays d'origine d'Ayouba, d'autres sources anglaises écrivent *Bondow* alors que la majorité des sources françaises de cette époque écrit *Bondou*. Aujourd'hui ce lieu est devenu une réserve naturelle, nous utiliserons donc la transcription moderne : *Boundou*.

Concernant le nom d'Ayouba, Bluett écrit :

Le nom de Job, dans son pays, est Hyuba Boon Salumena Boon Hibrahema ; c'est-à-dire, Job fils de Solomon, fils d'Abraham. Son nom de famille est Jallo.

Tout au long de son texte Bluett utilise la version christianisée : *Job ben Solomon*, qui sera reprise par presque tous les auteurs après lui. Ainsi, Ayouba est connu en Europe depuis trois siècles sous le nom de *Job*. L'historien Philip Curtin, dans *Africa Remembered*¹ reprend le prénom *Ayuba*, que Bluett avait transcrit en *Hyuba*. Douglas Grant préfère garder *Job* car, écrit-il, « il est connu depuis plus de deux siècles sous ce nom ».

Dans ce récit, que je souhaite vivant, le personnage sera nommé *Ayouba*, cette transcription est la plus proche, pour les francophones, de la prononciation originale.

¹ CURTIN, Phillip, *Africa remembered*. The University of Wisconsin Press, 1967. Curtin écrit *Ayuba*. Puis dans une autre publication il utilise *Yuuba*.

« La liberté est une leçon difficile à apprendre. »

Ben Okri, *Diallo's Testament*

Chapitre 1

L'IMAM ET LE PRINCE

Ayouba est né aux alentours de l'année mille cent onze du prophète de l'islam, aux premiers jours du dix-septième siècle chrétien, à la confluence de la rivière Falémé et du fleuve Sénégal.

A cette époque, le temps des grands empires qui avaient rayonné sur l'ouest africain durant des siècles n'était plus qu'un lointain souvenir. Même lorsque son grand père, Ibrahima, était jeune, il ne subsistait de cet âge d'or que des légendes à la gloire des rois du passé. Le dernier des grands empires sahéliens, l'empire des Songhaïs s'était effondré après la prise de Gao par les marocains en 1591. Depuis, le temps était au morcèlement politique et à l'insécurité. Dans la vallée du fleuve Sénégal, de multiples royaumes avaient pris la place de l'ancien empire. On trouvait ainsi, entre l'embouchure et les chutes du Felou, pas moins de cinq royaumes qui s'enfilaient le long du fleuve comme les perles d'un chapelet.

Le plus puissant d'entre eux, le Fouta-Toro, s'étendait sur les deux rives. Sur ce territoire fertile, de nombreux villages prospéraient depuis plus de deux siècles sous l'autorité de la dynastie peule des Denyanke. La cour du Fouta était fastueuse, le roi, appelé *siratik*, ne se déplaçait pas sans une somptueuse escorte.

Un Européen, en visite au Fouta au moment de la naissance d'Ayoubouba, avait écrit à propos des femmes du *siratik*:

Les reines de cette contrée soutiennent la grandeur de leur rang avec une majesté singulière. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention à ce qui se fait autour d'elles. Quand elles se sentent quelques démangeaisons à la tête, elles ne se grattent jamais qu'avec une aiguille d'or. Leur titre est Galami, c'est-à-dire Souveraine.¹

Plus haut sur le fleuve, se trouvait le royaume du Galam. Dont le nom signifie « le pays de la guerre ». Il est vrai que les chefs de provinces – les *Tunka* – se livraient une guerre continuelle pour le pouvoir, mais pour les européens, c'était « le pays de l'or »², car c'est là-bas qu'ils achetaient le précieux métal.

Encore plus loin sur la rive gauche, entre la rivière Falémé et les chutes du Felou, se trouvait la contrée mystérieuse du Bambouk qui renfermait de légendaires mines d'or dont les habitants étaient les gardiens.

Aux confins du Fouta-Toro, et du Galam, se trouvait une région peu peuplée appelée Boundou. Elle était devenue au cours du siècle précédent la naissance d'Ayoubouba, le lieu de retraite de nombreux marabouts et imams. Certains fuyaient l'insécurité de la côte, d'autres n'aspiraient qu'à vivre selon les préceptes de leur foi, loin des bruits du monde.

C'est ici que le grand père d'Ayoubouba, Ibrahima, s'était installé aux alentours de l'année chrétienne 1685³. C'était un

¹ BRUE, André, dans *L'Histoire générale des voyages, tome second, livre VI*. 1746, p.518

² BATHILY, Abdoulaye, *Les portes de l'or. Le royaume de Galam de l'ère musulmane au temps des négriers (VIIIe-XVIIIe s.)*. 1991, p.35

³ Thomas Bluett écrit en 1735 : « Il y a environ cinquante ans... »

érudit musulman, un « Alfa » en langue peule. Originaire du Fouta-Toro, dont il avait été proche de la cour, il avait fondé le village de Thiambé¹ et décrété que tous ceux qui s'y exileraient seraient protégés de l'esclavage. Il ne réservait toutefois ce droit qu'à ceux qui « savent lire et connaissent le nom de Dieu »², c'est-à-dire aux musulmans.

Malgré cette condition – qui permettait à Ibrahima de posséder quelques esclaves – cette loi faisait figure d'exception dans la région.

Lorsqu'Ayoubâ vint au monde, son grand père Ibrahima était déjà mort et c'était son père, Souleyman, qui portait le bonnet rouge de l'Alfa.

Ayoubâ passa une enfance paisible à Thiambé. Comme dans tous les autres villages du Boundou, la journée commençait après la prière de l'aube. Les paysans partaient aux champs en cortège, les bergers traient leurs vaches avant de les emmener paître dans les bois environnants.

Avec l'apparition du soleil, le village s'animait. Le lait, recueilli dans des calebasses, était fouetté vigoureusement par les femmes qui le transformaient en un beurre épais qu'elles utilisaient pour la cuisine et comme produit de beauté. Le forgeron faisait renaître son feu en ravivant les braises sous la cendre. Il façonnait les aiguilles, flèches, pinces, mors, étriers, lances, et tous les outils nécessaires aux artisans du village. De tous, il était le plus respecté ; et le plus craint. Son savoir-faire lui conférait une aura quasi-mystique.

Durant l'été, le soleil montait jusqu'au zénith. Au-dessus des toits coniques des maisons de terre et d'herbe sèche

¹ Thomas Bluett écrit « Chambey », ce qui correspondrait d'après Oumar Deme à « Thiambé », c'est-à-dire le village de « Thiam ».

² BLUETT, p.14